

# Karla Suárez La Havane année zéro

Métailié







BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINÉ



# LA HAVANE ANNÉE ZÉRO

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Tropique des silences*, 2002  
*La Voyageuse*, 2005

Karla SUÁREZ

# LA HAVANE ANNÉE ZÉRO

*Traduit de l'espagnol (Cuba)  
par François Gaudry*

Ce livre a été écrit avec le concours  
du Centre National du Livre

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2012



Titre original : *Ellos mienten*

© Karla Suárez

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-861-3

ISSN : 0291-0154

*Un orateur ne sera pas cru s'il ne donne pas la  
preuve mathématique de ce qu'il dit.*

Aristote

*Ce n'est pas toi,  
c'est le hasard quotidien dévissé,  
la porte du délire, la réalité fangeuse,  
les narcos, l'inflation, la solution impaire,  
les dieux éteints, la fantaisie incapable,  
Berlin, Fidel, le pape, Gorbatchev et Allah.  
Ce n'est pas toi, mon amour... c'est les autres.*

Santiago Feliú

*Margarita, je vais te raconter une histoire.*

Rubén Dario



C'était en 1993, année zéro à Cuba. L'année des coupures d'électricité interminables, quand la Havane s'est remplie de vélos et que les garde-mangers étaient vides. Il n'y avait plus rien. Pas de transport. Pas de viande. Pas d'espoir. J'avais trente ans et des problèmes à la pelle, c'est pour ça que je me suis laissé embringer dans cette histoire, même si au début je ne me doutais pas que, pour les autres, les choses avaient commencé bien avant, en avril 1989, quand le journal *Granma* a publié un article intitulé "Le téléphone a été inventé à Cuba" où il était question de l'Italien Antonio Meucci. La plupart des gens ont dû oublier l'histoire, mais pas eux, ils avaient découpé et gardé l'article. Ne l'ayant pas lu, en 1993 je ne savais encore rien de l'affaire, jusqu'à ce que j'en devienne insensiblement partie prenante. C'était inévitable. Diplômée en mathématiques, je dois à ma formation méthode et raisonnement logique. Je sais qu'il y a des phénomènes qui ne peuvent se produire que lorsque certains facteurs sont réunis et, cette année-là, nous étions tellement dans la mouise que nous avons convergé vers un point unique. Nous étions les variables d'une même équation. Une équation qui ne serait résolue que des années plus tard, et sans nous, bien sûr.

Pour moi, tout a commencé chez un ami que j'appellerai, disons... Euclides. Voilà. Je préfère cacher les véritables noms des personnes impliquées pour ne pas heurter les sensibilités. C'est d'accord ? Euclides est donc la première variable de cette maudite équation.

Ce soir-là, nous sommes allés chez lui et sa mère nous a accueillis en annonçant que la pompe était de nouveau en panne et qu'il fallait se servir de seaux pour remplir les réservoirs. Mon ami a fait la grimace et j'ai proposé mon aide. Nous en étions là lorsque m'est revenue en mémoire la conversation à laquelle j'avais assisté pendant un repas quelques jours avant et je lui ai demandé s'il avait entendu parler d'un certain Meucci. Euclides a posé son seau par terre et m'a regardée en me demandant : Antonio Meucci ? Oui, bien sûr, il avait déjà entendu ce nom. Il a pris mon seau, versé l'eau dans le réservoir et prévenu sa mère qu'il continuerait plus tard parce qu'il était fatigué. La vieille a rouspété, mais Euclides a fait la sourde oreille. Il m'a prise par le bras pour me conduire dans sa chambre où – comme chaque fois qu'il ne voulait pas être entendu – il a branché la radio sur CMBF, la station de musique classique. Alors, il m'a demandé de lui raconter. Je lui ai dit le peu que je savais et j'ai ajouté que l'écrivain était en train d'écrire un livre sur Meucci. L'écrivain ? Quel écrivain ? il a fait, l'air renfrogné, ce qui m'a agacée : pourquoi toutes ces questions ? Euclides s'est levé pour aller chercher quelque chose dans l'armoire. Il y a pris un dossier et s'est assis sur le lit près de moi en disant : il y a des années que je m'intéresse à cette histoire.

Alors, il m'a expliqué. J'ai donc appris qu'Antonio Meucci était un Italien du XIX<sup>e</sup> siècle, originaire de Florence, et qu'il était venu à La Havane en 1835 pour travailler comme responsable technique du théâtre Tacón, le plus grand et plus beau théâtre d'Amérique de l'époque. Meucci était un scientifique, un inventeur passionné et, entre autres choses, il s'était consacré au début de sa carrière à l'étude des phénomènes électriques, ou du galvanisme comme on disait alors, et à leurs applications dans différents champs, surtout celui de la médecine. Il avait pour cela mis au point quelques inventions et c'est au cours

d'une expérience d'électrothérapie qu'il a réussi, a-t-il affirmé, à entendre la voix d'une autre personne provenant de l'appareil qu'il avait créé. C'est ça, le téléphone, non ? Transmettre la voix par conduction électrique. Avec son invention, baptisée "télégraphe parlant", il est parti à New York où il a continué à perfectionner son appareil. Quelque temps après, il a réussi à déposer une sorte de brevet d'invention provisoire qui devait être renouvelé tous les ans. Mais Meucci n'avait pas d'argent, il était fauché, les années ont passé et, un beau jour de 1876, Graham Bell a déposé son brevet de téléphone. Et lui avait de l'argent. Bell a fini par passer dans les livres d'histoire pour le grand inventeur et Meucci est mort pauvre et oublié, sauf dans son pays natal où il a toujours été reconnu.

Mais ils mentent, les livres d'histoire mentent, a dit Euclides en ouvrant son dossier. Il y avait la photocopie d'un article publié en 1941 par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz, dans lequel il parlait de Meucci et de la possibilité que le téléphone eût été inventé à La Havane. Puis, plusieurs pages de notes, de vieux articles de *Bohemia* et de *Juventud Rebelde*, et plus récent, un exemplaire du journal *Granma* de 1989, où figurait un article intitulé : "Le téléphone a été inventé à Cuba."

Je n'en revenais pas. Malgré tout ce temps écoulé depuis la publication des articles, je ne pouvais toujours pas profiter chez moi des avantages du téléphone, mais je me sentais fière de savoir qu'existait la lointaine possibilité qu'une telle invention ait vu le jour dans mon pays. Incroyable, non ? Le téléphone aurait été inventé dans cette ville où il ne fonctionnait presque jamais ! C'est comme si on avait inventé ici la lumière électrique, l'antenne parabolique ou Internet. Ironie de la science et des circonstances ! Une mauvaise blague. Comme pour Meucci, qui plus d'un siècle après sa mort était encore oublié, car personne n'avait

réussi à démontrer l'antériorité de son invention par rapport à celle de Bell.

Terrible injustice historique ! je me suis exclamée lorsque Euclides a terminé ses explications. J'ai alors appris la suite. Euclides s'est levé, a fait quelques pas et m'a regardée : une injustice, oui, mais réparable. Je n'ai pas compris sa réponse, alors il s'est rassis, a pris mes mains dans les siennes et, baissant le ton de sa voix, il a dit : ce qui ne peut être démontré n'existe pas, mon amie, mais la preuve de l'antériorité de l'invention de Meucci existe, et je le sais parce que je l'ai vue. J'ai dû faire une drôle de tête, mais je suis restée silencieuse. Il m'a lâché les mains sans me quitter des yeux. Je pense qu'il s'attendait à une autre réaction, un sursaut, un cri, je ne sais pas, mais moi j'étais juste curieuse, alors j'ai dit : la preuve ?

Mon ami Euclides a soupiré, il s'est levé et s'est mis à marcher de long en large. Il y a quelque temps, a-t-il expliqué, il avait fait la connaissance d'une femme merveilleuse dont la famille avait été autrefois prospère, raison pour laquelle elle conservait des objets que les ignorants auraient pu considérer comme des vieilleries, mais que les esprits intelligents savaient apprécier pour leur valeur artistique et historique. Outre ces objets, dont beaucoup étaient de véritables reliques, cette femme possédait de vieux papiers, d'anciens certificats de naissance et des titres de propriété qui auraient pu faire saliver n'importe quel historien ou collectionneur, et parmi cette liasse d'archives, Euclides avait découvert un jour un document original écrit de la propre main d'Antonio Meucci.

J'ai pensé que c'était une blague, mais vous auriez dû voir la tête d'Euclides : il était euphorique. Un ancêtre de la famille de cette femme avait rencontré Meucci, ici à La Havane, et elle avait conservé un document avec des schémas qui témoignaient de l'expérience de l'Italien. Tout

cela me semblait un peu bizarre, surtout toutes ces coïncidences, mais Euclides a juré qu'il avait tenu le document entre ses mains et qu'il était sûr de son authenticité. Tu imagines ? Un document scientifique original ! il s'est exclamé en écarquillant les yeux. J'ai essayé de me l'imaginer. Pour un scientifique, dévoiler un document pareil doit sans doute conférer un certain prestige. Et bien sûr, il avait fait tout son possible pour que la femme le lui cède, mais elle n'avait pas accepté. Elle affirmait que ce n'était pas le contenu du document qui l'intéressait, mais sa valeur sentimentale.

Ça, a priori, Euclides pouvait très bien le comprendre : cette femme voulait conserver des objets et des papiers qui avaient été touchés par sa famille et qui, d'une certaine façon, conservaient ses traces. Au point qu'elle avait méticuleusement collé sur papier blanc quelques documents, y compris celui de Meucci, pour qu'ils ne se froissent pas, ne se déchirent pas, ne s'écornent pas ni ne tombent en poussière sous l'effet du temps. Ce qui a commencé à tourmenter Euclides était que, si attachée qu'elle fût à ces objets, cette femme avait été obligée de se défaire de certains – une ménagère en argent, un crucifix en or, d'autres encore de ce genre – à l'époque où le gouvernement s'était lancé dans la récupération de métaux précieux que les gens échangeaient contre le droit d'acheter un téléviseur couleur ou des vêtements de marque dans les dénommées "Maisons de l'or et de l'argent". Euclides comprenait la souffrance de cette femme qui n'avait d'autre solution que de se servir de l'héritage familial pour survivre. En revanche, il ne comprenait pas qu'elle accepte d'échanger un cendrier en argent de son grand-père contre un lecteur stéréo de cassettes, mais ne conçoive pas que le document de Meucci appartenait à la science mondiale. En désespoir de cause il lui a proposé d'acheter le document.



Mais elle est restée ferme, peu importait que le cendrier du grand-père aille au diable, mais le document de Meucci, pas question. Ce qui avait achevé Euclides fut qu'après avoir tant insisté, elle avait décidé de le donner à une autre personne. Mais il ne s'est pas avoué vaincu et, même si l'histoire était déjà ancienne, il suivait la trace du document. Lorsqu'en 1989, il a lu l'article dans *Granma* sur l'invention du téléphone à Cuba, il a commencé à s'inquiéter, ça allait faire des vagues, ou déclencher un signal d'alarme. Et maintenant que moi je lui avais dit que d'autres gens commençaient à parler de Meucci, il sentait que le signal d'alarme devenait de plus en plus strident. Si le propriétaire du document se rendait compte de son importance, Euclides aurait le plus grand mal à le récupérer. Mais le plus gros problème, c'était qu'il ne savait pas encore qui c'était.

Pendant que je l'observais faire les cent pas dans la chambre, je me suis laissé emporter par son excitation, et j'ai pensé qu'il fallait faire quelque chose. Il le fallait. Le moment était venu de recommencer à travailler ensemble et de nous faire valoir, ce qui nous manquait beaucoup tous les deux.

Euclides était comme moi diplômé en mathématiques. Notre amitié reposait sur la passion pour les sciences et une grande affection qui croît lorsqu'on partage beaucoup de choses au long des années. Nous nous étions connus dans les années 80 quand j'étais à l'université. Il avait d'abord été mon professeur, puis mon directeur de thèse. À cette époque, il fascinait les étudiantes parce qu'il parlait lentement, sans élever la voix et avec une telle douceur qu'il provoquait une attirance irrésistible. Je ne pouvais pas y échapper. C'était inévitable, j'adore les hommes plus âgés que moi. Notre liaison a commencé dans la salle de cours un jour où il pleuvait beaucoup. Nous étions seuls. Il était

tard. Ma thèse était ardue et dehors il tombait des cordes. Nous avons trouvé une solution à ce problème sur une table. Notre liaison a duré le reste de l'année. Il était marié et père de trois enfants, mais nous n'en parlions pas. Pourquoi ? Nous étions amants et ma thèse avançait. Les choses ont bien marché jusqu'à ce que, comme le veut la théorie des erreurs, il commette ce qu'on pourrait appeler une "erreur accidentelle". Un après-midi, il a annoncé que c'était son cinquantième anniversaire et qu'il voulait le fêter avec moi à Las Cañitas, le bar de l'hôtel Habana Libre. Divine surprise. Émue, j'ai accepté et la soirée a été merveilleuse. Le problème est venu après. Je n'ai pas pu voir Euclides les semaines suivantes et lorsque enfin je l'ai retrouvé, il était en pleine crise familiale. Quelqu'un nous avait vus et avait tout raconté à sa femme. Une catastrophe. Nous avons alors décidé de limiter nos rencontres à des rendez-vous strictement professionnels. J'ai soutenu ma thèse en juillet et je n'ai eu aucune nouvelle de lui jusqu'à mon retour à l'université en septembre. Notre relation s'était déjà refroidie, mais j'avais un poste au département. Nous sommes devenus des collègues et bientôt des amis.

Travailler avec Euclides fut une grande chance. Il était au sommet de sa carrière, tout en lui était science, passion, méthode. Moi, j'étais l'apprentie. Je me rappelle cette période comme la plus passionnante de ma vie professionnelle. Elle n'a duré, hélas, que deux ans. Par la suite, nous avons pris nos distances.

J'ai commencé à travailler à l'Institut supérieur polytechnique, mais j'ai pris l'habitude de rendre visite à mon ami à l'université. Un jour je l'ai trouvé très bizarre. Il a dit qu'il avait besoin de prendre l'air. Nous sommes allés au Malecón et, assis sur le mur, il m'a expliqué que sa femme voulait divorcer, il ne savait pas quoi faire, se sentait vieux, craignait la réaction de ses enfants, il était désespéré.

Le mois suivant, il n'a pas eu d'autre solution que d'accepter la séparation et d'aller vivre chez sa mère. Qu'allait-il faire ? Ici, à Cuba, il y a toujours eu des problèmes de logement, on ne peut pas changer de maison comme ça, du jour au lendemain. Euclides n'avait pas le choix. Des motifs du divorce, il ne parlait guère et je préférais ne pas poser de questions. Je craignais que, d'une manière ou d'une autre, cette crise provoquée par notre ancienne liaison ait pesé sur la décision de sa femme, et lorsque les motifs sont confus, il vaut mieux ne pas chercher trop loin. À mon avis. Quant aux enfants, les aînés s'étaient alliés à la mère contre lui. Selon Euclides, c'était une réaction spontanée que le temps se chargerait d'émousser, mais passé quelques mois, seul le benjamin se souciait de son sort, les autres ne l'appelaient même pas.

Ensuite arrive l'année 1989. Granma publie l'article sur Meucci. Je ne l'ai pas lu et Euclides n'y a pas fait allusion. À vrai dire nous avons des problèmes beaucoup plus concrets à affronter que celui de l'invention du téléphone. Vous vous rappelez le jour où le Mur de Berlin est tombé ? Eh bien, la poussière est arrivée jusqu'ici et on a été nous aussi réduits en poussière. À partir de là, l'économie nationale qui se maintenait grâce à l'aide du bloc socialiste a chuté à pic, en rasant tout. Ce qui manquait encore à Euclides, à sa crise intérieure, c'était une bonne crise extérieure et, celle-là, le pays la lui garantissait. Nous avons passé un temps sans nous voir et lorsque je suis revenue au département de mathématiques, mon ami n'était plus que l'ombre de lui-même, il était très maigre. Comme les transports étaient devenus très problématiques, il n'avait pas d'autre solution que de faire le trajet à pied entre l'université et le domicile de sa mère, près du tunnel du Malecón. Ce jour-là, j'ai décidé de l'accompagner. Au bout de quelques pas, il m'a prise dans ses bras et s'est mis à pleurer.

Comme ça, en pleine rue. Je ne savais pas quoi faire, j'ai fini par lui prendre la main et nous sommes allés dans un parc où il m'a raconté que, presque quatre mois plus tôt, ses plus grands enfants avaient quitté le pays. Ce n'était pas à cause de lui, bien sûr, mais du pays qui commençait à s'effondrer, de la profonde crise économique qui s'annonçait et de l'absence totale d'espoir. Même si le benjamin était resté à Cuba, le départ des autres avait été comme une bombe, qu'Euclides se refusait à accepter. L'effet a été si dévastateur que lorsqu'il a terminé son cours, il a dû demander une mise en disponibilité de l'université pour dépression. Il a pris longtemps toutes sortes de traitements et de comprimés. Et c'est ainsi que mon maître a décliné.

Quand il m'a parlé de Meucci en 1993, sa profonde dépression était passée, mais je vous jure qu'il y avait une éternité que je n'avais pas vu une telle lueur dans ses yeux. C'est peut-être aussi pour ça que je me suis laissé entraîner par son enthousiasme.

Quant à moi, je ne vous dirai pas non plus mon véritable nom, alors disons que je m'appelle Julia, comme le mathématicien français Gaston Julia. Ma chute a été plus simple. Dès les premières semaines de travail à l'Institut polytechnique, j'ai commencé à sentir que quelque chose ne tournait pas rond. J'étais mal à l'aise. Mon rêve de toujours était de me consacrer à la recherche. Me voir changée en professeur a été difficile à accepter, je détestais enseigner. Vous comprenez ? J'aurais voulu être une grande scientifique, publier mes découvertes dans de prestigieuses revues, être invitée à des congrès internationaux, mais tout ce que j'ai pu faire c'est rabâcher, rabâcher les mêmes formules jusqu'à la lassitude. Je sais qu'au début, toute mon énergie visait à faire quelque chose de grand, mais cette énergie s'est peu à peu muée en un malaise que je me refusais à définir. C'est

Euclides qui a trouvé les mots justes. Ce qu'il y a, me dit-il un jour, c'est que tu te sens frustrée. Il avait raison.

Vous ne pouvez pas savoir combien de fois j'ai pensé quitter cet institut. J'en avais assez des étudiants, du manque de nourriture, des mauvaises conditions de travail, du trajet – si on traverse la ville en ligne droite, Alamar, mon quartier, est à une extrémité et l'institut à l'autre. Peut-être qu'ailleurs dans le monde c'est simplement un long trajet, mais dans la Havane de l'époque c'était presque une expédition.

Je me suis décidée un matin de 1991. À la fin d'un cours, j'étais allée aux toilettes, mais avant d'ouvrir la porte pour sortir, j'ai entendu les voix de deux étudiantes qui entraient en prononçant mon nom. Je ne bronchais pas pour mieux écouter. Elles ne pouvaient pas savoir que j'étais là. L'une a affirmé que c'était vrai, j'avais mauvais caractère, et j'ai failli en tomber à la renverse quand l'autre a répliqué que j'étais sûrement une mal-baisée. Autrement dit, selon mes plaisantins d'étudiants, non seulement j'avais mauvais caractère, mais en plus j'étais en manque de sexe. J'étais alors la maîtresse d'un professeur de physique que je voyais nu tous les soirs, et pourtant j'étais la risée de mes stupides étudiants. Vous penserez peut-être que ce n'était pas la peine d'en faire un fromage, mais je n'en pouvais plus, la vie tout entière se moquait de moi. C'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Ça suffisait. Ces gens ne méritaient pas mes efforts. Ce jour-là, j'ai pris la décision de quitter l'institut, et à la fin de l'année scolaire, je suis partie. Mais où trouver un travail par les temps qui courent ? Dites-moi un peu à quoi sert une mathématicienne dans un pays en crise ? À rien. Elle est foutue. Je n'ai pas eu d'autre solution que d'opter pour la facilité, n'importe quoi pourvu que le trajet entre mon domicile et mon travail soit plus court. Grâce à un collègue, j'ai trouvé un poste dans un lycée

technologique du Vedado, en plein centre. Après avoir été universitaire, passer à l'enseignement secondaire est une potion très amère mais l'époque n'offrait guère de choix. Considérant qu'il fallait essayer de traverser le mieux possible les périodes de crise, j'ai pris mon nouveau poste comme une étape provisoire. La situation finirait bien par changer et je pourrais alors remonter en grade.

Et la situation a changé, c'est vrai, mais en pire. C'est pour cela qu'en 1993, je travaillais toujours au lycée technologique où je m'échinai à expliquer des formules élémentaires à des jeunes gens qui ne s'intéressaient à rien.

Ce qui explique aussi que lorsque Euclides m'a parlé de Meucci et du document inédit qu'il voulait retrouver, j'ai eu soudain l'impression que le monde s'ouvrait. Mon ancien maître faisait les cent pas dans sa chambre en me racontant l'histoire et moi je l'écoutais fascinée. Un document scientifique original. C'était un truc auquel s'accrocher, le levier qui pouvait mouvoir notre petit monde, comme dirait Archimède. Impressionnant. Je ne savais pas quoi dire, alors je me suis levée et j'ai commencé à réfléchir à haute voix. On ne pouvait pas laisser une telle pièce entre les mains de n'importe qui, ce document appartenait au patrimoine scientifique de l'humanité. Mais tu es sûr de son authenticité, Euclides ? Il a dit que oui, qu'il était signé et que cette femme possédait des preuves qu'un membre de sa famille avait rencontré Meucci en personne au théâtre Tacón. Authentique, Julia, je te le jure sur la tête de ma mère. Je n'avais jamais vu de ma vie un document scientifique original et j'avais déjà l'impression de l'avoir sous mes yeux. Julia, tu imagines ce que cela signifie, a dit Euclides, et j'ai commencé à imaginer. Ce document était concret, on pouvait le toucher, c'était un bout de papier qui avait une signification précise. On pouvait prouver une vérité égarée dans l'histoire, rendre justice à un grand inventeur.

## *Remerciements*

Je tiens d'abord à remercier tout particulièrement le docteur Basilio Catania. Sa ténacité et ses recherches minutieuses ont permis, en 2002, qu'Antonio Meucci obtienne la reconnaissance qui lui avait été refusée de son vivant. Grâce à sa gentillesse et à son amabilité, j'ai pu disposer d'une documentation exhaustive sur Meucci pour écrire ce roman. Pour toutes les informations qu'il m'a fournies, pour ses mails affectueux et pour son livre *Antonio Meucci. L'inventore e il suo tempo*, merci beaucoup, Basilio.

Je remercie également tous ceux qui d'une façon ou d'une autre m'ont aidée. Mes parents, ma sœur et ma tante Josefina Suárez. Armando León Viera. Patricia Pérez (merci, professeur). Leonardo Padura. Le Centre National du Livre de Paris pour son soutien et sa confiance. Anne-Marie Métailié. Nicole Witt et l'équipe de l'Agence Ray-Gude Mertin. Lauren Mendinueta, Amir Valle, José Ovejero, Antonio Sarabia, Alfredo Rey, Rafael Quevedo, Pierpaolo Marchetti, Bárbara Bertoni et Juan Pedro Herguera. José Manuel Fajardo. Et tous mes amis, toujours présents où qu'ils soient.

*Cet ouvrage a été composé par  
FACOMPO  
à Lisieux (Calvados)*

N° d'édition : 16105001 – N° d'impression :  
Dépôt légal : avril 2012

*Imprimé en France*